

L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

ALEXANDRE MARCHI/LEST REPUBLICAIN/MAXPPP



Une manifestation "pour le climat". En très peu de temps, un objet que tout destinait aux seules publications scientifiques est devenu un véritable totem.

Comprendre le phénomène "écologie"

Un colloque, organisé par Action Écologie, s'est tenu en fin d'année dernière dans les locaux de l'Institut. Son but était de tenter de cerner la réalité du phénomène "écologie", cantonné hier à une petite sphère militante et devenu aujourd'hui un mouvement d'envergure planétaire. **Tribune.**

Par Mickaël Fonton

Il n'y a pas si longtemps, l'écologie était un phénomène marginal qui sentait la chèvre, évoquait les toilettes sèches, les cheveux longs, les petits oiseaux et s'incarnait politiquement dans des personnalités aussi "charismatiques" que Brice Lalonde ou Antoine Waechter. Et puis... Et puis il s'est passé quelque chose. Aujourd'hui, l'écologie est « *une évidence empirique* », pour reprendre l'expression de la philosophe Chantal Delsol, dont l'allocution a ouvert le colloque. L'écologie est partout. Derrière une grande diversité de vocables (la nature, l'environnement, le climat, la planète, l'énergie, la biodiversité), elle a tout envahi, tout colonisé. L'entreprise, la finance, le commerce, l'école,

PATRICK IAFRATE



Mickaël Fonton.

l'université, le monde associatif, l'Église : rien n'échappe à son influence, voire à son emprise. Les écologistes ne sont pas directement au pouvoir (les élections leur sont même plutôt défavorables, ce qui explique que certains d'entre eux appellent à prendre quelque distance avec la démocratie), mais le pouvoir met désormais l'écologie à



L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS



RAFIQ MAQBOL/AP/SIPA

António Guterres, secrétaire général des Nations unies. En privilégiant un discours grossièrement catastrophiste qui heurte le sens commun, les instances internationales s'exposent à perdre rapidement ce qu'il leur reste de crédibilité.

toutes les sauces, la “transition écologique” régnant sur quantité de domaines — l'énergie, le transport, l'industrie, le bâtiment, l'agriculture. Hors l'écologie, et en particulier hors la chasse au dioxyde de carbone (CO₂), point de salut! « *L'écologie est le roi clandestin dont parle le philosophe Georg Simmel, reprend Chantal Delsol. Il n'est jamais nommé mais il gouverne tout, il est à la fois omniprésent et invisible.* »

D'où l'intérêt d'un colloque pour tenter d'y voir plus clair dans cet étonnant phénomène de mutation.

Précisons d'emblée que ce colloque, organisé par Action Écologie, a bien failli ne pas avoir lieu, certains membres de l'Académie des sciences voyant d'un mauvais œil le regroupement de « *la nébuleuse climatosceptique* » (l'expression est d'un journaliste du *Nouvel Obs*) dans les murs de l'Institut. Il fallut commencer par ôter le logo de l'Académie qui figurait sur les affiches annonçant l'événement et les organisateurs redoutèrent un temps une annulation pure et simple. Finalement, et dans un intéressant sym-

L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

bole, l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait attribué la salle, tint bon et le colloque put avoir lieu. Les angoisses de nos courageux savants étaient d'ailleurs infondées, car il ne fut pas question de science, durant cette journée d'échanges, encore moins de la science supposément déviante des "néga-tionnistes du climat", mais plutôt de politique, d'histoire, de sociologie, de psychologie, disciplines mieux adaptées au traitement de ce que l'écologie est devenue — pour son malheur et pour le nôtre.

Qu'on nous permette cependant de rester un instant sur cette peur, car, au-delà des craintes infondées de l'Académie des sciences, elle n'est pas étrangère au sujet. « *Je veux que vous ayez peur* », assénait la jeune militante suédoise Greta Thunberg à la tribune de Davos. Or, la peur, nous disait-on, était une passion triste, l'apanage des "trouillards sociaux", ceux qui, par exemple, redoutent l'immigration, le passage à l'euro, le mariage gay. L'homme moderne, à l'aise dans son temps et tourné vers l'avenir, n'a pas à avoir peur. Et puis, tout à coup, la peur est revenue en grâce. Elle est devenue bonne conseillère (et de même la colère, autre passion triste, parfois requise elle aussi). Le philosophe Hans Jonas était passé par là et sa fameuse « *heuristique de la peur* » (« *ça fait tout de suite beaucoup plus chic* », souriait Chantal Delsol) peuvent prendre place dans les dîners mondains. « *La peur de ceux qui, pourtant, n'ont pas à avoir peur* », observait l'ancien président tchèque Václav Klaus. Une fausse peur, une peur pour jouer à se faire peur, pour montrer que l'on a une belle et vaste conscience, quand les "gilets jaunes", ces ploucs aux regards étriqués, ont plutôt peur pour leur fin de mois!

Le souci écologique est très présent chez les élites occidentales, non parce qu'elles sont compétentes en climatologie (malgré leurs diplômes, leur niveau culturel est hélas assez faible, surtout en sciences), mais parce que cela permet de se distinguer assez

**BIEN SÛR,
LE SOUCI
DE LA PLANÈTE
NE VIENT PAS
DE NULLE PART
ET SES MANI-
FESTATIONS ONT
BEAU ÊTRE
PARFOIS GRO-
TESQUES, ELLES
NE SONT PAS
INTRINSÈQUE-
MENT
ABSURDES.**

confortablement du commun. « *Avez-vous remarqué à quel point ce qui est moral aujourd'hui correspond aux modes de vie de nos élites?* », questionne l'historien Philippe Fabry. Manger bio, se déplacer à vélo, ou au pire en Tesla, isoler les combles de sa maison de campagne, « *tout ceci procède de la recherche de distinction sociale*, poursuit l'essayiste. *C'est ce qu'on appelle la croyance de luxe, qui nous distingue du bas peuple et dont les conséquences éventuelles nous sont épargnées — comme pour l'immigration.* » De manière plus générale, ces croyances nous donnent un surplomb moral par rapport au reste du monde, et c'est précisément — qu'on songe aux politiques de l'Union européenne — la seule chose à laquelle nous raccrocher. Nous déclinons, certes, mais nous sommes purs.

Naturellement, on chercherait en vain quelque chose qui ressemblerait à de la science dans ces grands processus d'adhésion collective. « *Fondamentalement, l'écologie relève de la mystique*, poursuit Bertrand Alliot, organisateur du colloque, ingénieur-maître en gestion de l'environnement et auteur d'*Une histoire naturelle de l'homme* (L'Artilleur, 2020). *C'est une mystique du salut. Certaines personnes sont convaincues que nous vivons une crise existentielle et qu'il faut donc s'employer à trouver des issues à cette crise.* » Ce sentiment n'est pas étonnant en soi; il est la conséquence de l'effondrement des grands récits qui ont soutenu et animé nos sociétés. Quand, au XIX^e siècle, le christianisme s'enfonce dans ce qu'on peut appeler une crise de plausibilité, le socialisme, qui en est un mauvais décalque, vient alors prendre le relais. Il s'effondre à son tour, bruyamment, et le monde, en tout cas le monde occidental, se trouve soudainement orphelin de ses utopies. Il lui faut une grande cause, un grand objet auquel se vouer. Les Grecs vénéraient l'Être, le Moyen Âge adorait Dieu, la Renaissance s'enticha de la Nature, puis ce fut l'Homme à l'époque moderne; c'est aujourd'hui la Planète; qu'on songe un instant à l'Onu lançant son "Arche de l'espoir" ou rédigeant une "Charte de la Terre".

Bien sûr, le souci de la planète ne vient pas de nulle part et ses manifestations ont beau être parfois grotesques, elles ne sont pas intrinsèquement absurdes. La question des dégâts causés par l'activité humaine sur l'environnement est une question importante. Le problème est qu'elle devrait demeurer essentiellement technique, froide et austère, et non prendre feu,



L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

HE JINGHUA/FEATURECHINA/MAXPPP



Une centrale à charbon, en Chine. En continuant à ignorer les injonctions décroissantes vainement répétées par l'Union européenne, les géants chinois et indien ne font que souligner l'inanité de la croisade contre le carbone.

devenir une cause. La problématique de la gestion des eaux usées peine à combler une âme exaltée, c'est entendu ; l'ennui est que si on laisse ces belles âmes, qui exigent toujours de voir les choses en plus grand, en plus grave, s'emparer de ces questions, elles auront tôt fait de transformer un problème en catastrophe. Le sujet lui-même devient secondaire. Peu importe le parfum, pourvu qu'on ait l'ivresse. « *La crise perdure mais elle change de forme*, poursuit Bertrand Alliot. *Le pétrole, les ressources, les pluies acides, la couche d'ozone... La crise du climat patine un peu ces temps-ci, car le récit apocalyptique est dur à tenir dans la longueur, mais sa sœur jumelle, la crise de la biodi-*

versité, avec la fameuse "sixième extinction", vient utilement la soutenir. »

Cet aspect mystique explique aussi pourquoi la simple discussion du diagnostic de crise est interdite. Le diagnostic est sacralisé parce qu'il autorise quelque chose, il protège l'idéologie salvatrice. Et quel meilleur verrou, quel coffre-fort plus sûr que La Science (avec des majuscules)? Ainsi la chose n'est plus discutabile et Radio France peut tranquillement déclarer que, désormais, les personnalités qui doutent encore de la science climatique (laquelle leur a toujours été très familière, comme chacun sait) ne seront plus invitées sur les antennes de la station. « *Désor-*

L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

mais la science protège le mythe, sourit Bertrand Alliot. C'est la grande inversion de notre temps. »

Il est vrai que cette science se trouve embarquée dans une aventure particulièrement hasardeuse dont il est probable qu'elle peine à sortir intacte. Où est la science quand un article est capable de soutenir, en substance, que si des extraterrestres découvraient aujourd'hui la Terre, et en particulier le climat de la Terre, à ce point "abîmé" par l'espèce humaine, ils décideraient sans doute, en leur âme et conscience extraterrestre, de supprimer les nuisibles que nous sommes? Comment un travail scientifique quel qu'il soit (rappelons qu'il s'agit au départ de réfléchir aux conséquences de la présence de dioxyde de carbone dans l'atmosphère) peut-il produire un substrat d'origine scientifique sur lequel vont ensuite venir se greffer, dans des revues tout à fait sérieuses, des propos aussi délirants? Que penser d'un récit scientifique qui donne lieu à des aberrations pareilles? A-t-on déjà entendu des hommes politiques écossais affirmer, aux alentours de 1900, « *tous ceux qui ne croient pas aux équations de Maxwell sont des salauds* »?

Car nous en sommes là; des salauds, des pauvres types, des complotistes, des terre-platistes, des négationnistes — tout est permis. Pas de planète pour les ennemis de la planète! D'où viennent cet aveuglement et cette rage? « *L'engagement est une décision pour une cause imparfaite* », écrivait très justement Paul-Louis Landsberg, en 1937. Commentant cette belle formule, Alain Finkielkraut observait qu'avec le climat et tout ce qui tourne autour, l'époque s'est donné « *une cause parfaite, située à l'intersection du vrai et du bien. D'où la fureur militante...* » On la comprend: si notre mort prochaine (demain ou après-demain au plus tard) est en jeu, le jusqu'au-boutisme est plus que nécessaire, il est impératif. Par ailleurs, au-delà de cette angoisse existentielle, l'intransigeance de ces militants vient du fait que, concrètement, il est difficile de mener l'existence décroissante que requiert la

**SI NOTRE MORT
PROCHAINE
(DEMAIN OU
APRÈS-DEMAIN
AU PLUS TARD)
EST EN JEU,
LE JUSQU'AU-
BOUTISME EST
PLUS QUE
NÉCESSAIRE, IL
EST IMPÉRATIF.**

nouvelle doxa du salut de la Terre; « *cela demande beaucoup d'efforts, une discipline énorme, qui s'applique à tous les moments de l'existence. C'est un sacerdoce* », souligne encore Bertrand Alliot. Seuls les "purs" y parviennent; or, si leur combat reste isolé, il sera vain: d'où leur extrémisme, leur radicalité.

« *Il y a aussi une espèce de fuite en avant, notamment dans le discours, parce que le réel se dérobe aux prévisions catastrophiques* », appuie Benoît Rittaud, mathématicien et président de l'Association des climatologistes réalistes. Quand l'Onu annonce que « *l'effondrement climatique a déjà commencé* » alors que les gens ne voient rien venir de spécial — seulement des inondations et des sécheresses comme il en a toujours existé, à part que celles d'aujourd'hui sont grossièrement médiatisées —, on se doute bien que quelque chose va finir par se rompre, qu'un voile va se déchirer. « *Un chercheur britannique a fait la liste de tout ce qui était supposé être causé par le réchauffement climatique ou aggravé par lui, simplement en dépouillant la presse; il a arrêté assez vite car la liste était trop longue* », sourit Benoît Rittaud. Où est la science, là-dedans? Le réchauffement climatique n'est plus un objet scientifique; il est devenu « *le grand agrégateur de tout et n'importe quoi* ».

Reste à savoir comment ce grand agrégateur pourrait se disloquer. Parce que la Palestine va bientôt remplacer le climat à l'extrême gauche? Cela concerne surtout la France (et la pauvre Greta Thunberg). En démontrant l'innocence du carbone? La chose est déjà faite, au moins en partie, et ça ne change rien. « *Il faut bien comprendre que l'enjeu n'est pas de savoir si c'est vrai ou pas* », insiste Benoît Rittaud. Parce que l'argent ne suivrait plus la folie de la décarbonation? Ce serait en effet un frein très consistant. Parce que la crise énergétique fera enfin office d'alarme? La situation est déjà gravissime et l'Europe semble ne pas avoir compris. Parce que les États-Unis vont cesser le jeu? Donald Trump étant un repoussoir assez commode, cela pourrait avoir au contraire un effet mobilisateur. Du fait de l'effondrement interne du Giec et des Cop? L'hystérie des discours présents, discours de la centième "dernière chance" pourrait le laisser espérer, mais un système de cette taille a une très grande inertie et le simplisme des formulations facilite toujours la survivance du mythe. « *Saint Georges se cherchera toujours un autre dragon* », conclut Philippe Fabry. Affaire à suivre, donc. Mais tout ceci valait bien un colloque. ●